



Le retour du dur-à-cuire

Un interview de ZOLMA

Réalisé par I a

Mise en ligne Le mercredi 12 Juillet 2006

A 37 ans et demi, il n'avait rien à déclarer : il n'avait pas collaboré, il n'avait pas résisté, il n'avait pas fait ma première communion, il n'avait pas retrouvé Livingstone, il n'avait fumé le cigare ni avec Fidel Castro ni avec Monica Lewinski... Non, vraiment, il n'avait rien à déclarer!

Alors il décida d'écrire...

Nous l'avons lu : jubilatoire!

I a - Zolma, est-ce votre véritable nom ? Pourriez-vous vous présenter rapidement aux lecteurs du RayonPolar (profession, âge, etc.)?

ZOLMA : Zolma, c'est une longue histoire. Mes arrières grand-parents sont nés au Paraguay. Ils sont d'origine Guaranis, le peuple amérindien majoritairement représenté dans la région.. Ils ont quitté le Paraguay dans les années 20, enlevés par des soldats boliviens pendant la guerre du Chaco (guerre qui a opposé le Paraguay à la Bolivie). Ils ont réussi à s'enfuir et à gagner l'Europe. Ils ont débarqué à Huelva en Espagne puis sont montés travailler dans les mines des Asturies. Emigrés en 38, pendant la guerre civile, ils se sont installés à Gentilly, en banlieue parisienne. Traditionnellement, pour se souvenir du pays, dans la famille, on donnait un troisième prénom d'origine Guarani aux enfants. Zolma, ça veut dire « Roseau » en Guarani. Comme je me suis marié à une bolivienne dont une partie de la famille a été bouffée par des Guaranis (ils étaient de tradition anthropophage), avec mon épouse, on s'est mis d'accord pour mettre un terme à la coutume.

Voilà pour les origines. Sinon, j'ai commencé ma carrière professionnelle comme ingénieur agronome, maintenant je suis instit. J'ai presque 45 piges. Je suis né juste avant les accords déviants. J'ai connu De Gaulle, Lecanuet, Catherine Langeais, La piste aux étoiles et mon premier vélo était estampillé Roger Rivière.

J'habite en Provence après avoir vécu significativement dans les départements 94, 45, 44, 18, 21, 39, 41, 56, 19 et dans la wilaya de Mostaganem.

J'ai une épouse et deux enfants (un mâle et une femelle) qui m'apportent la stabilité. A trois ils forment un trépied qui me soutient. Et comme me disait un prof de physique avec justesse, un trépied n'est jamais bancal. Il peut pencher, c'est tout.

I a - Première question traditionnelle : pourquoi écrivez-vous ?

ZOLMA : Au départ, pour me faire plaisir. Pour raconter des histoires que j'aurais eu envie de lire. C'est autrement plus prenant que d'acheter un bouquin en librairie. Et parfois, on a l'immodestie de trouver son texte plus sympa que le dernier livre déniché sur un rayon.

Par la suite des lecteurs ont apprécié certains écrits, des éditeurs aussi alors... Maintenant, c'est vrai que j'ai

envie d'être lu, mais ce qui sort, correspond globalement à ce que j'aime lire. Il m'arrive de me marrer à la lecture d'un truc que j'ai écrit il y a quelques années. Ça fait partie des bons moments.

l a - « Croisière Jaune » se range dans la catégorie Polar. Pourquoi avoir choisi ce genre littéraire ?

ZOLMA : Le polar permet de dire à peu près ce qu'on veut. Il y a aussi une intrigue, un suspens à entretenir, des personnages souvent un peu extrêmes, des situations bizarres mais collant à la vie quotidienne. Du social, des idées (sans que cela ne devienne un essai) et une intrigue. D'aucuns, dans la Littérature moderne ont voulu supprimer les intrigues, le cheminement traditionnel d'une histoire. Je souffre à la lecture de ce genre de roman. J'ai besoin d'attendre la fin avec impatience. Et c'est pareil quand j'écris donc le polar s'adapte parfaitement.

l a - N'êtes-vous pas attiré par une littérature plus noble ?

ZOLMA : Dans quelques jours on fête la prise de la Bastille, c'est à dire la fin d'une forme de noblesse. En littérature, je veux bien prendre la Bastille aussi. Les plus grands du 19ème ont écrit des polars : Dumas, Hugo (les misérables, il y a même un flic) alors, la littérature noble, je ne sais pas ce que c'est. Un bouquin dans lequel l'auteur se regarde les plis du ventre à la loupe ? un roman que vous seriez incapable de raconter ? C'est ça ? J'en ai lu beaucoup ces derniers temps, des livres « nobles ». Alors, je préfère rester du côté de la plèbe. Ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas rechercher du vocabulaire un peu atypique, un style, une musique, une originalité...

Et puis je mets en garde la littérature « noble » qui a force de se mater la cicatrice ombilicale risque de devenir « snob », c'est à dire littéralement « sans noblesse ».

l a - « Croisière Jaune » est votre second roman. Vous aviez publié avant celui-ci « Merci patron ». Pouvez-vous nous en parler ?

ZOLMA : « Merci patron » est un recueil de nouvelles résolument absurdes (à l'exception de deux textes plus ancrés dans la réalité quotidienne). Exemple, dans la nouvelle principale intitulée « Merci patron », il y a des bactéries qui parlent. Je dois être le premier auteur à faire dialoguer des microbes. Il y a cependant une véritable intrigue et une critique sociale appuyée. C'est une vision un peu déjantée de la vie en entreprise, vie que j'ai bien connue. Les travers des uns et des autres y sont mis en évidence et volontairement exagérés. L'ensemble est plutôt loufoque et caricatural, moins réaliste que « Croisière jaune ».

l a - « Croisière Jaune » me semble fortement influencée par ce que les spécialistes appellent le Hard-boiled. Sa lecture m'a fait beaucoup penser à « L'héroïne De Hong Kong » de JAMES HADLEY CHASE. Qu'elle sont les auteurs de polars qui vous ont marqué ? Quels sont vos goûts en matière de roman policier? Le "noir" ? L'énigme ? Le suspens ? Le classique ? Le "polar" historique ?

ZOLMA : J'ai dû mal à choisir. Un peu tout ça. Ce que je préfère c'est la cométragédie. On sourit, on rit mais en général, il n'y a pas de happy end. Comme dans les films de Milos Forman (Vol au-dessus d'un nid de coucou, Amadeus...).

En ce qui concerne l'écrit, mes inspirations sont avant tout francophones. J'ai peur des pertes de charge dues aux traductions. Je tiens au texte, au style, aux formules.

Mes sources d'inspirations, je dirai plutôt de plaisir : Léo Malet, Pouy, Desproges (« des femmes qui tombent », c'est un polar). Et Izzo quand je deviens sérieux. La liste est ouverte.

A part ça, pour repartir outre-Atlantique, mon héroïne est un peu nihiliste, comme beaucoup de privés américains. Je sens d'ailleurs Bukovski se pointer en filigrane de la question sur mes influences. Mais c'est une façade. Au fond d'elle-même, Lily Verdine « aime trop les hommes pour les tolérer médiocres ».

Elle a milité, a été déçue, est rangée, mais ne peut s'empêcher d'intervenir de temps en temps Sa capacité de révolte positive est intacte. C'est la différence avec les américains qui n'ont pas d'idéologie et voient le salut dans

des pistes totalement individuelles, personnelles, égoïstes en fait. Et qui s'opposent parfois plus à ceux qui « y croient encore ». Ou qui s'autodétruisent, comme Bukovski.

Lily donnerait sa chemise même si elle sait que ça ne servira pas. Une vieille lie de vin de messe mal digérée qui ressort périodiquement.

l a - Venons en à la « Croisière Jaune ». Votre héros est une héroïne. Pourquoi ?

ZOLMA : Pour qu'on me pose la question !

Est qu'on la poserait, cette question, à Vargas par rapport à Adamsberg ou à Agatha Christie par rapport à Poirot ? Non. Une femme qui choisit un héros mâle, c'est normal. Un homme qui choisit une héroïne, ça pose plus de problème.

En fait, au départ, le défi m'intéressait. Puis, à force de vivre avec Lily, j'ai fini par trouver naturel d'écrire à la place d'une femme. Depuis la sortie du livre, effectivement, la remarque revient très souvent. J'essaie de donner la même réponse à chaque fois. Je crois que fondamentalement, je voulais éviter que l'héroïne trouve des solutions à coup de flingue ou de poing.

l a - Mais elle est aussi une ancienne militante Trotskiste. S'agit-il là d'un part autobiographique ?

ZOLMA : Non, mais... L'histoire des révolutions des 19 et 20ème siècles m'intéresse. Me hante. On a raté beaucoup de choses, mais les idées restent et sont indispensables.

Toute cette histoire a contribué à me construire. Alors trotskiste, communiste, anar, autogestionnaire... Je n'ai pas totalement épousé une de ces causes parce que ce serait laisser les autres qui finalement ne diffèrent que pour des détails mais je pense que nos sociétés auront besoin d'y revenir. Sous une forme ou sous une autre, peut-être édulcorée, mais on ne va pas pouvoir écouter les cours de la bourse ad vitam aeternam.

l a - « Croisière Jaune ». est votre second roman. Avez-vous eu beaucoup de difficultés à trouver un éditeur ? Et comment caractériseriez-vous vos rapports avec votre éditeur ?

ZOLMA : Oui et non. J'ai déjà changé d'éditeur, le premier (Parpaillon) étant un peu laxiste au niveau de la diffusion, aspect particulièrement délicat. Je pense qu'il espérait qu'un des auteurs allait « exploser » grâce à sa combativité propre. A priori, tout le monde a vivoté. A cette époque, j'ai rencontré Franck Membribe qui était chez le même éditeur. Il a publié « L'ouverture cubaine » chez Parpaillon, puis l'a quitté pour sortir « Timgad » chez Krakoen. Ensuite il a participé à « Graine de noirs » (Krakoen) et plus récemment au recueil de nouvelles « Sacrées vieilles pierres » (L'écailler du sud). Il m'a parlé de Krakoen, j'ai déposé un projet qui a été accepté. Il y a d'autres réponses positives qui sont arrivées après, mais la structure Krakoen me plaisait. Les rapports avec mon premier éditeur (Parpaillon) étaient délicats. Peu de confiance, l'impression de se faire tondre. Chez Krakoen, le système est complètement différent. Il y a Max Obione (« Calmar au sang, Amine blue's entre autres) qui a créé la structure et qui fédère l'ensemble mais tous les auteurs s'impliquent. On se connaît, on a les mêmes objectifs et les mêmes moyens. C'est en phase avec mes idées. Une espèce de Scop (Société coop ouvrière de production) dans laquelle les auteurs sont les ouvriers. Il faut maintenant que les médias, de vrais organes de gauche par exemple (L'Huma, Charlie) viennent nous voir, comprennent et appuient cette structure indépendante qui tente de trouver une place dans un marché aux règles opaques. Dans lequel des gens déjà en place règlent la chorégraphie bien huilée des relations éditeurs-auteurs-médias. Au salon du livre de Paris, les gros (Gallimard entre autres) ont proposé que les petits éditeurs aient un autre salon. Une place au milieu du péfif par exemple, tandis que les mastodontes resteraient entre eux porte de Versailles. Pour exclure du gâteau des miséreux qui prennent 5% du marché. On dirait des éléphants titillés par des moucherons. Naturellement, les grands éditeurs ont du mal à conquérir de nouveaux lecteurs : ça exigerait de prendre des risques avec des auteurs inconnus qui sortent des sentiers battus et la bourse a horreur du risque. Alors autant bouffer les petites boîtes. C'est le moyen de croître le plus aisé. Plus facile que de rechercher de l'originalité. Ce type de comportements existe dans tous les secteurs économiques. Mais partout il y a de la résistance, parfois avec succès.

Il faut donc se battre pour notre survie, comme les labels de musique indépendants, comme les journaux sans pub, comme les agriculteurs biologiques. Il y a une voie, un chemin à suivre à côté des circuits classiques. J'ai écrit « à côté », pas « en marge ». L'itinéraire est différent mais mène au même endroit, sur le rayon des librairies, souvent indépendantes mais aussi classiques. Avec au bout un lecteur, qui va être tenu en haleine, apprendre quelque chose, sentir un nouveau style non formaté, trouver une originalité. Plus qu'ailleurs, puisqu'on ne nous a pas demandé de rentrer dans un moule particulier.

l a - Dernière question traditionnelle : quelle question ai-je oublié de vous poser ?

ZOLMA : Est-ce que l'héroïne Lily Verdine va être récurrente ? Et, corollaire, où en est la suite ? Lily récure pas mal en ce moment. La suite est en route, elle se passe en Provence. Cela pourrait s'appeler « Mistral gavant » ou « Souvenir d'Afrique septentrionale ». C'est en cours, ça progresse, encore trois ou quatre meurtres et on devrait pouvoir conclure. Pour ceux, et il y en a déjà, qui en pincent pour Lily, elle a encore des emmerdes. Je crains qu'elles ne les attirent. Pour conclure sur Zolma, je crois que je me suis laissé entraîner tout à l'heure et je me demande si je n'ai pas un peu romancé sur l'origine du nom et de l'individu. Je vais m'acheter un dictionnaire français-guarani mais je crains le pire.

BIBLIOGRAPHIE/COMMENTAIRE

**Merci patron - Editions Parpaillon - L'autre rive - 2004
Croisière jaune - Krakoen**

Site perso : <http://zolma.monsite.wanadoo.fr/>